

Mon nom est Personne

La flûte d'Arlequin

Il mio nome è Nessuno — Italie / France / Allemagne 1974,
117 minutes

Mario Patry

Numéro 233, septembre–octobre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48084ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

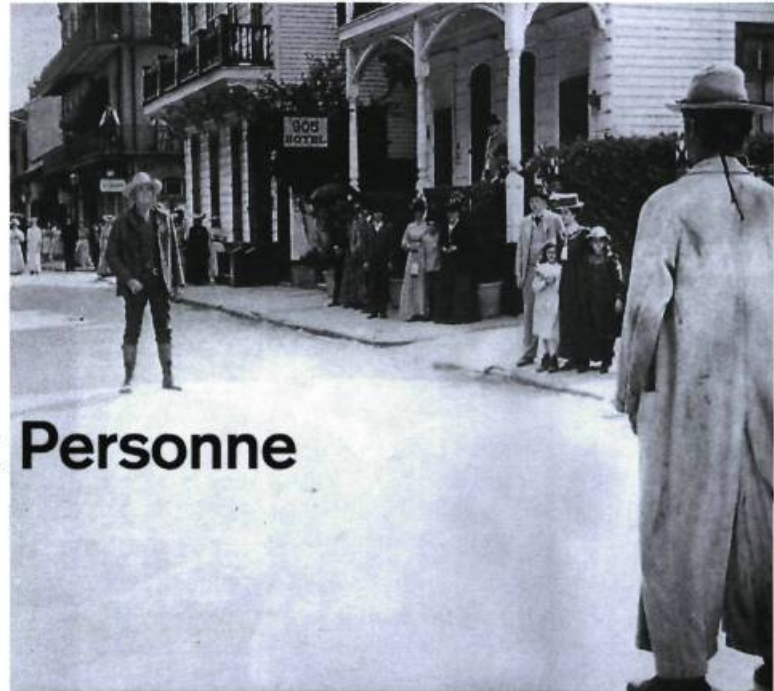
Patry, M. (2004). Compte rendu de [Mon nom est Personne : la flûte d'Arlequin / *Il mio nome è Nessuno* — Italie / France / Allemagne 1974, 117 minutes]. *Séquences*, (233), 40–41.

Mon nom est Personne

La flûte d'Arlequin

C'est au printemps 1974 que sort au Québec **Mon nom est Personne**, fraîchement accueilli par le public et par la critique. Il faut dissiper un premier malentendu : la publicité présente **Mon nom est Personne** comme étant un film de Sergio Leone. Leone a eu l'idée de ce film qu'il a seulement produit, confiant la réalisation à son meilleur assistant, Tonino Valerii. Partout, ce film passe pour le dernier du maître Leone. Il n'est rien de plus faux. Car l'élève ne vaut pas son maître et Valerii n'est pas Leone. Plusieurs critiques ont d'ailleurs commenté sur le propos : « Il n'a ni le souffle, ni l'humour acide, ni l'art de diriger les acteurs, ni le don de faire croire à l'incroyable »¹. « On se plaît à imaginer le résultat d'un tel film réalisé de A à Z par Sergio Leone lui-même, qui a su créer un style étonnant de *nouveau western* (...) »² Malgré tout, « **Mon nom est Personne** est un film déconcertant, souvent mal compris, inégal »³. « C'est un film sur le cinéma, une démarche essentiellement moderne dans le cadre d'un spectacle de grande consommation. »⁴ « C'est un film de cinéophile averti, d'intellectuel très au fait de son propos, et toute l'action procède par collages successifs. »⁵

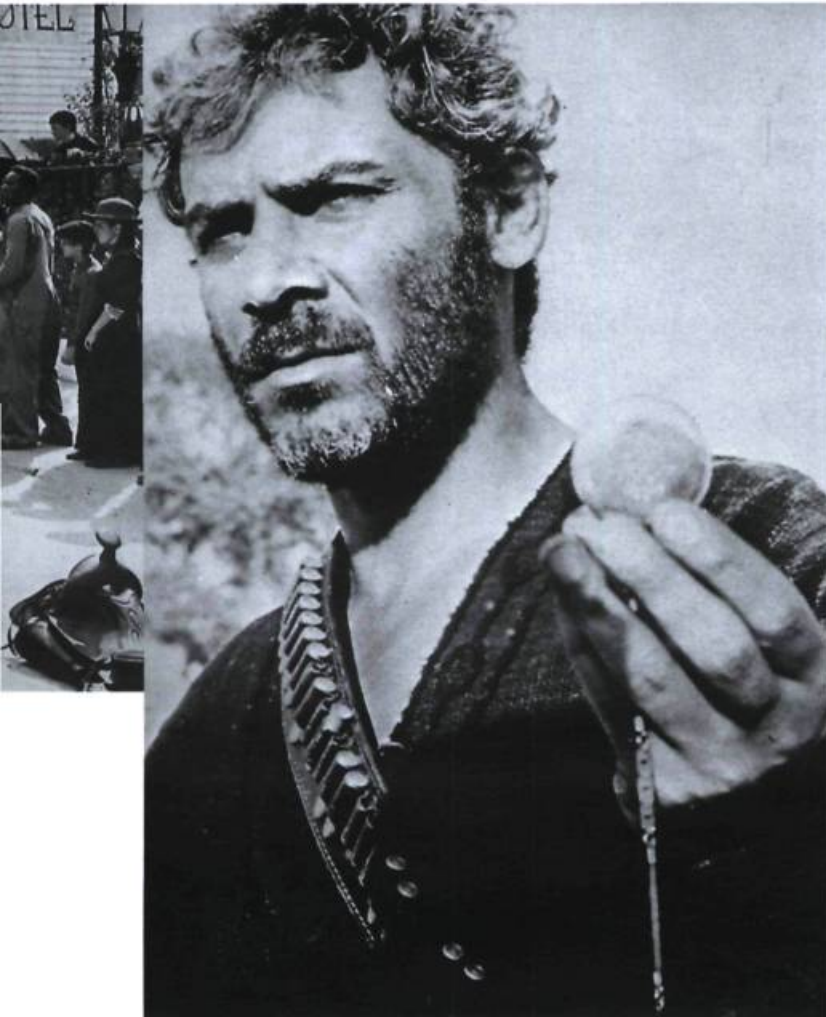
Le film de Valerii est en effet émaillé de mots d'auteur, de notations intelligentes, de remarques qui font mouche, dont la plupart semblent incomprises. C'est de leurs sublimes et dérisoires échasses que le western américain se trouve accablé et dévié de sa route, et par l'exubérance du *néo-western* italien. La sophistication de certains mouvements d'appareils fait confondre le reflet de *Personne* par le hublot du *Sundowner*; un court mouvement de grue révèle Jack plongé dans la rédaction de sa lettre testament, puis qui relève la tête vers la caméra, accompagné par un effet musical imitant le son d'un réveille-matin parvenu à son point d'arrêt. Le film fonctionne en effet comme un parfait mécanisme d'horlogerie qui appuie ses variations sur un duel tou-



Il était une fois dans l'Ouest

jours différé. Le scénario est, volontiers, d'une confondante débilite dans le style rigoureusement impersonnel de la série Trinita. Leone oppose un héros de western de pacotille — qui n'est qu'un *kid*, un grand enfant dont le dénuement à lui seul fait rire, qui se livre à un exercice insupportable de cabotinage — à son modèle d'origine, un héros fatigué, au bord de la rupture d'anévrisme, avec comme prétexte une splendide histoire d'escroquerie d'une mine aurifère abandonnée, tributaire du transport d'explosifs par une bande de hors-la-loi, la fameuse horde sauvage, en guise de clin d'œil à Sam Peckinpah.

« L'idée de battre enfin les Américains sur leur propre terrain par un western *digne* de ses modèles engendre **Il était une fois dans l'Ouest**. Mais la réussite même du film met Leone hors d'état de continuer à exploiter sa propre *imposture* nourrie dans les moindres détails cinéphiliques par le scénariste Bertolucci. Comment sortir de l'impasse ? En obligeant à une suprême



Pour une poignée de dollars

imposture. Fonda, dont le nom français transparent (Beau Regard) révèle ironiquement l'essence mythologique (il porte d'ailleurs des lunettes pour protéger ses yeux), mais aussi la fonction historique. Le *dernier homme aux yeux clairs* est aussi le dernier « Beau Regard » possible sur l'Ouest. Personne ne veut porter le chapeau de la mort du western. »⁶

Dans *Mon nom est Personne*, Sergio Leone pousse son système cinématographique là où il nous montre que la caméra ne valide pas la réalité. Elle la crée. De par ce fait, le photographe qui enregistre l'instant de la victoire de Personne sur Jack Beauregard, dans un cadrage qui n'est pas sans rappeler la mort de Frank dans *Il était une fois dans l'Ouest*, use de son éclair au magnésium comme d'un revolver, et l'explosion de la poudre est plus réelle que le revolver que Personne utilise pour feindre la mort de Jack. Ainsi donc, Leone tire un film de Tonino Valerii qui tire un film d'un photographe qui tire une photo de Personne qui tire sur Beauregard... et rien de tout cela n'est vrai, si ce n'est l'ensemble !

Henry Fonda montre un honneur certain et un effacement méritoire devant Terence Hill qui devient la vedette de ce film prestigieux et luxueux, produit par Leone, dont les clous sont invariablement d'admirables numéros musicaux; sinon on se

souvent surtout des scènes tournées sous la direction de Leone lui-même, où le scénario est réduit à l'extrême, mais où le soin accordé à la chorégraphie, aux décors et aux costumes est exceptionnel. « Rarement, les artifices du récit cinématographique ont été soulignés et aussitôt, retournés, avec autant d'insolence. »⁷ Cette histoire, on le voit, joue sur le registre de la comédie et l'on y retrouve l'allégresse ravageuse du cinéma muet et l'atmosphère désuète du tournant du siècle au moment même où les spectacles forains sur l'Ouest sont relayés par le cinéma. « Il y a effectivement beaucoup de gags irrésistibles, certains parmi les meilleurs de l'histoire du western. »⁸

Le film se termine sur un point d'orgue visuel ironique et salubrement impertinent : le plan du revolver de Jack qui tient en respect le faux barbier dans la scène d'ouverture est remplacé par le doigt d'honneur de Personne, ce qui est un clin d'œil subtil à la délirante armure de protection de l'homme sans nom dans *Pour une poignée de dollars*. C'est aussi une ultime *private joke* que Leone adresse au western. « On n'aurait su rêver plus belle épitaphe pour le spaghetti-western. »⁹ ❧

Mario Patry

¹ Jacques Doniol-Valcroze, L'Express, n° 1171, 17-23 décembre 1973 : 8

² Québec Presse, 21 avril 1974. L'Express, n° 1171, 17-23 décembre 1973 : 8

³ Jean-François Giré. *Il était une fois... le western européen*. Paris : Dreamland, 2002 : 279

⁴ Jean-Louis Sabatier. *Image et Son*, n° 281, février 1974 : 107

⁵ Sabatier, op.cit. : 106

⁶ Gérard Legrand, *Positif*, n° 157, mars 1974

⁷ Gian Lhassa. « Une poignée de thèmes ». *Grand Angle*, tome 1 Mariembourg, 1983 : 119

⁸ Alain Raymond. *Télérama*, 1249, 22 décembre 1973 : 71

⁹ Jean-Marie Sabatier, op. cit. : 107

■ **IL MIO NOME È NESSUNO** — Italie/France/Allemagne 1974, 117 minutes — Réal. : Tonino Valerii — Scén. : Sergio Leone, Fulvio Morsella, Ernesto Gastaldi — Image : Giuseppe Ruzzolini — Mont. : Nino Baragli — Mus. : Ennio Morricone — Déc. : Gianni Polidari — Cost. : Vera Marzot — Int. : Terence Hill (Personne), Henry Fonda (Jack Beauregard), Jean Martin (Sullivan), Piero Lulli (Sheriff), Mario Brega (Pedro), Marc Mazza (Don John), Benito Stefanelli (Porteley), Rainer Peets (Big Gun) — Prod. : Fulvio Morsella, Claudio Mancini, Sergio Leone.